

CHAPITRE 1

Des murs et du vent

Février 1501

Le domaine de Clair-Percé se trouvait à environ quinze lieues au nord-est d'Amboise et à seulement quatre de Romorantin. En franchissant la porte de la cité, Françoise ne songeait nullement à gagner Blois où la cour et la reine passaient l'hiver. Le chariot dans lequel se trouvaient ses trois enfants ainsi que sa servante malade grinçait et se traînait sur le chemin glacé. Ses yeux bruns aux reflets verts fixés sur le paysage balayé par les vents, l'idée de Françoise était de rentrer chez elle au plus vite.

Quitter Amboise et l'entourage de Louise de Savoie est la meilleure décision que je n'aie jamais prise ! Louise d'ailleurs aimerait, j'en suis sûre, que la neige ou le diable m'emporte !

Elle rit aux éclats, puis elle encouragea ses chevaux. Des mèches de sa longue chevelure blonde

s'échappèrent de sa profonde capuche.

À la belle saison, elle aurait pu rallier sa châtel-
lenie par le Cher en naviguant jusqu'à Châtillon,
puis en remontant vers le nord en carriole. Une
vieille route partait également d'Amboise pour
Montrichard. Mais il fallait alors traverser une vaste
forêt infectée de brigands. Comme il ventait dru
et qu'il neigeait, elle préféra donc suivre la Loire
vers le nord jusqu'à Mosnes. De là, elle obliquerait
vers l'est pour gagner Clair-Percé par Vallières et
Pontlevoy.

Robertelet Grimond, le seul homme de son es-
corte, faillit se récrier. Françoise était-elle folle pour
tenter, alors que la visibilité était presque nulle, de
rejoindre sa châtel-
lenie ?

— Nous avons des provisions ainsi que deux
arquebuses à canons rayés, de la poudre et des
balles ! le rabroua Françoise. Avis à qui se mettrait
en travers de ma route !

Malgré tout, Françoise était sereine. Son don de
double vue ne la prévenait d'aucun danger insur-
montable. Comme depuis son enfance il ne l'avait
jamais trompé, elle répéta qu'ils n'avaient rien à
craindre.

Robertelet Grimond était effaré. La Dame était
folle !

Lorsque les roues de leur chariot s'enfonçaient
dans des ornières de boue, Arnaud et Colin descen-
daient pour pousser. Grimond également, tandis

qu'elle-même maniait les rênes.

Passé Pontlevoy, ils furent talonnés par un clan de loups fort affamé. Françoise visa le meneur et lui tira quelques balles, sans l'atteindre ni le décourager pour autant. Grimond brava la pluie et le vent pendant des heures, tandis que Françoise était debout à l'arrière du chariot, son arquebuse dans les bras, tentant, malgré les nombreux cahots, de faire mouche.

Colin gardait le silence. Elle savait, tout comme d'ailleurs Arnaud et Alix, qu'il n'aimait pas voir celle que, timidement, il commençait à appeler «sa mère», tirer sur ceux dont il se sentait si proche par l'âme et le sang.

À tel point que, ne parvenant pas à semer la horde, Colin proposa son aide.

— Stoppez le chariot, mère...

Françoise sentit que l'idée n'était pas si déraisonnable. Grimond, lui, faillit en faire une attaque. En rase campagne, alors qu'un tapis de neige blanchissait la route et les champs durcis, tous observèrent le jeune Colin descendre du chariot et les loups, un à un, venir jusqu'à lui.

Seuls Françoise, Grimond, Alix, Arnaud et le vent furent les témoins de cette rencontre insolite. Dans l'imaginaire collectif, le loup était un diable ou du moins son affidé. Colin les connaissait au-delà de ces superstitions. N'avait-il pas été nourri et élevé par une grande

louve blanche ?

Les bêtes grognèrent et il leur grogna en retour. La chose se produisit comme au fond du souterrain, avec cette louve qui protégeait ses petits.*

Colin leur parla et ils répondirent. Puis, comme s'ils avaient été convaincus d'aller chercher ailleurs leur pitance, ils firent demi-tour et abandonnèrent la traque. Sans avoir à combattre, Colin avait, à peine douze ans, su se montrer assez mâle et loup lui-même pour décourager le chef de meute.

C'est ainsi que deux jours après avoir quitté Amboise, ils atteignirent le premier hameau, puis les murs noircis de l'ancienne forteresse de Chémery.

La châteltenie faisait partie de l'apanage des Orléans. Autrefois la possession de la famille de Chémery, elle avait été à la suite de la mort mystérieuse de Bertrand et de Léonore Chémery, donnée à Pierre et à Françoise par celui qui n'était alors que le duc Louis d'Orléans. Un contentieux avait surgi lorsqu'Hubert Chémery, apparenté à Bertrand, avait fait valoir ses droits auprès du duc.

Il s'était avéré que ce même Hubert avait organisé la mise à mort de son cousin, tout en laissant le jeune fils de ce dernier pour mort en plein hiver. Contre toute attente, ce garçon avait survécu, sauvé et recueilli par une louve...

Colin avait depuis été reconnu pour le véritable héritier. Pierre et Françoise l'ayant pris pour fils,

**Voir L'Hermine et le roi, tome 1 - Une vie nouvelle*

ils géraient son domaine en attendant sa majorité.

Le drame était survenu un peu plus tard, lorsque refusant le jugement du duc, Hubert avait recruté d'anciens soldats devenus routiers pour attaquer, de nuit, le manoir tout juste rénové. La maison de Pierre avait alors perdu plusieurs membres, telle Genièvre, la guérisseuse, mais aussi le triste, mais honnête intendant, Antoine Gersot.

Si Françoise revenait chez elle, elle retrouvait également les décombres, les murs percés et noircis par la chaleur de l'incendie, ainsi que les souvenirs.

La première surprise passée, les paysans la reconnurent et l'entourèrent. Le chariot fit une halte salutaire dans le premier des deux hameaux du domaine. On leur donna du lait et des couvertures. Un paysan partit au manoir pour prévenir Thomas Debret, l'intendant et l'ancien régisseur des Chémery, réaffirmé à ce poste par Pierre après les tragiques événements.

L'homme, un sanguin tout noir et barbu jusqu'aux oreilles, n'avait pas froid aux yeux. La nuit de l'attaque, il avait prouvé sa valeur. Et s'il n'avait pas, comme d'ailleurs les paysans du domaine, accepté à l'époque que ses nouveaux maîtres fussent des Bretons, le temps avait démontré à tout le monde que Pierre et Françoise étaient à la fois braves, justes, bons et généreux. N'avaient-ils pas adopté le dernier des Chémery ?

L'ancienne forteresse édifiée au XII^e siècle avait

depuis longtemps perdu de sa superbe. Au fil du temps, elle avait tour à tour fait figure de grosse maison fortifiée puis, depuis l'arrivée de Pierre et de Françoise, de manoir. Hélas, l'incendie survenu au printemps de 1498 avait détruit la moitié des bâtiments érigés, ne laissant que quelques murs vacillants, ainsi que la partie la plus ancienne.

Depuis, grâce aux expéditions italiennes menées par Louis, Pierre avait pu ramener assez de butin pour rembourser ses dettes et pour financer de nouvelles réfections qui, d'ailleurs, avaient bien avancé pendant les années 1499 et 1500, selon les plans mêmes dessinés par Pierre et Françoise !

L'idée était de refaire une demeure fortifiée, avec des tours d'angles rondes, une enceinte, une cour intérieure protégée, des douves, un pont-levis et de nouvelles ailes couplées à des tours rectangulaires. Louis en personne avait approuvé cette décision.

Françoise fut ravie de constater l'avancement des travaux. En période de gel, les ouvriers œuvraient surtout à l'intérieur. Le grand escalier à vis, en pierre et percé de petites fenêtres, était achevé. Tout excitée, Françoise passa une heure entière à le monter, puis à le descendre.

Les trois enfants l'observaient, ravis, tandis qu'ils retrouvaient eux-mêmes d'anciens amis qui ne les avaient pas oubliés : les chiens ; lévriers, bouviers, bassets de chasse, une douzaine en tout, dont le noble et noir Baroud qui, lors de l'attaque, s'était

battu pour les défendre. Le fidèle lévrier y avait perdu la moitié d'une patte, mais il était là, avec son regard à la fois calme et brillant d'affection. Alix courut le prendre dans ses bras.

Baroud était le frère de Grenoble, le lévrier préféré de la reine. Les enfants furent enchantés, en visitant le chenil, d'y découvrir de nouvelles petites boules de poils : des chiots à peine nés, une nouvelle génération de lévriers. Alix se mit à palabrer sur les noms qu'elle allait leur choisir ; ce à quoi Colin et Arnaud rétorquèrent qu'il faudrait débattre de cela à trois. Le tout au milieu des maçons, de la poussière et des tailleurs de pierre.

Robertelet Grimond avait pris froid durant l'épisode des loups. Françoise le fit porter au chaud près de Floberte dont la santé était toujours chancelante et elle les soigna tous deux, avec ses poudres et ses plantes séchées, tisanes et décoctions, pendant plusieurs jours.

Une semaine après leur retour, par un matin frais et ensoleillé de fin février, Grimond vint prendre congé. Son office auprès de la maison des Clair-Perché était achevé. Détaché par le roi de la compagnie de chevaucheurs, mais envoyé auprès de Françoise par la reine, il se devait de rentrer à Blois.

Le sombre Picard sentait toujours aussi mauvais. Françoise savait qu'il avait joué double jeu à Amboise ; sans doute chargé par Anne de veiller sur Françoise, mais également de s'assurer des faits et

gestes de Louise de Savoie et de ses enfants. C'était donc lui qui avait révélé à la reine l'affaire de ces trois canons ramenés par le maréchal pour protéger Amboise. Anne s'en était offusquée et avait ordonné qu'ils fussent immédiatement retirés des murailles du château — et ce, malgré les remontrances du maréchal qui tenait à ce que l'héritier présomptif du royaume soit mieux gardé.

C'était Grimond, encore, qui se trouvait embusqué dans le couloir, cette nuit où Françoise avait elle-même surpris cette discussion troublante, entre le seigneur de Gié et la comtesse, à propos de la maladie secrète du roi *.

Le Picard la remercia pour ses bons soins. Il était capable, à présent, de monter à cheval, et il lui tardait de rejoindre la cour. Ils échangèrent un long regard dans lequel Françoise devina qu'il irait droit à la reine pour lui rapporter les derniers événements. Comment Anne allait-elle réagir devant la défection de sa demi-sœur, envoyée auprès de la comtesse pour l'espionner et qui décidait de son propre chef de tout abandonner pour regagner ses Terres — comme une paysanne et non comme une noble dame au service de sa suzeraine ?

Françoise hocha du chef et lui souhaita un bon retour. Blois était à moins de vingt lieues, l'hiver avait desserré son emprise sur la campagne. En le regardant quitter l'enceinte du château neuf,

* Voir *l'Hermine et le roi*, tome 1 – *Une vie nouvelle*

Françoise songea aux exigences secrètes de la vie.

Grimond n'était-il pas soumis, comme elle, à leurs caprices ? À qui obéir ? À la peur tapie au fond de nous ou bien à notre âme ?

Fort heureusement, Françoise n'avait guère le temps de trop y songer. Elle devait, comme elle en avait rêvé, ordonner, conseiller, superviser et rédiger des plis pour tenir Pierre informé de leurs affaires. D'une, entre autres, qui prenait corps et forme dans sa chair, même !

Elle réunit ses trois enfants. Un soir, dans ses nouveaux appartements encore tout gris et chargés de poussière, elle s'assit, les rassembla autour d'elle avec Baroud qui boitait et vint se coucher sur un gros coussin près d'Alix. Là, Françoise posa une main sur son ventre et leur dit :

— Mes enfants, réjouissez-vous. Vous allez pour cet automne accueillir soit un nouveau frère, soit une nouvelle petite sœur.

L'Hermine et le roi

CHAPITRE 2

Une affreuse nouvelle

En ce printemps 1501, Anne venait de fêter sa vingt-quatrième année. Avec l'assurance que nulle autre reine avant elle n'avait déjà tant vue, tant accompli et tant vécu, elle était le point de mire de la cour et la première dame de France. Elle était autant admirée en son royaume que dans nombre d'États voisins où sa tenue, son élégance, son intelligence, ses talents de diplomates, sa piété et sa beauté étaient reconnus et célébrés.

Sa blondeur éclatante, son teint perlé, son front haut légèrement bombé et son regard bleu émaillé d'or faisaient tourner les têtes et, elle le savait, avaient conquis son époux, le roi. Elle le tenait aussi par son charme, par sa voix, par ses manies de femme dont elle savait bien jouer ainsi que par ses regards dont elle contrôlait parfaitement les intensités.

Ce n'était un secret pour personne, en Europe, que Louis était très épris de sa femme si chaste et aussi, mais dans le plus grand secret, si fougueuse et si avide des plaisirs qu'ils savaient tous deux se donner sous la courtine.

En matière de tenue, Anne avait ses couleurs préférées : le noir, le crème, le mauve et l'or. Ses robes toujours finement coupées étaient des plus délicates et l'insigne de la Cordelière, l'ordre qu'elle avait institué, passé autour de son cou, terminait de rehausser son éclat. La jeune femme aimait aussi sa bouche et ses lèvres, qu'elle savait pulpeuses. Au final, seul son nez la dérangeait quelque peu : surtout le bout qu'elle trouvait trop rond ; ce qui lui faisait dire quelquefois qu'il se terminait mal.

En mars, le couple royal avait quitté Blois pour Loches. Puis, afin d'honorer la maison des Bourbon, ils s'étaient rendus à Moulins pour assister aux fiançailles de Suzanne, la fille d'Anne et de Pierre de Beaujeu. Louis avait dû batailler pour convaincre sa femme de l'accompagner, car outre qu'elle n'aimait pas le couple Bourbon, elle était d'avis que ces épousailles, entre Suzanne et le duc d'Alençon, leur faisaient une part trop belle en terres et en titres.

— Louis, tu ne te rends pas compte de ce que cela signifie en concentration de pouvoir ! lui avait-elle seriné pendant leur transport en barge, un matin de grand soleil.

Le roi savait pertinemment que ce mariage

rehausserait encore la puissance des Bourbon. Qu'à terme, ce serait créer une sorte d'état dans l'état. Il n'était pas bête. Cependant il avait répondu, en offrant un cornet de dragées à sa femme qui en raffolait :

— Je le sais bien, ma mie, mais ainsi, je rogne définitivement les griffes de ma cousine !

Au fond, Anne le plaignit. Louis avait tant craint la terrible Anne de Beaujeu du temps où il n'était que duc et elle la régente de France ! Après le désastre de la bataille de Saint-Aubin du Cormier, en juillet 1488, elle n'avait pas hésité à le faire mettre en prison. Il y avait passé trois années. Cette longue inimitié politique se teintait aussi, elle l'avait secrètement appris depuis, d'autre chose. Anne de Beaujeu et Louis avaient eu peut-être une amourette ensemble ou en tout cas des sentiments l'un pour l'autre dans leur prime jeunesse.

Raisons pour lesquelles Louis avait accepté l'idée de ce mariage dont la reine prophétisait qu'un jour il pourrait mettre le royaume en grand péril. Avait-elle finalement, comme Françoise, sa demi-sœur, de ces éclairs de prémonition dont on disait qu'ils venaient du diable ?

Anne en frémit malgré le soleil et le tendre roulis.

Louis s'en aperçut et la prit dans ses bras. Elle s'y lova. Que les hommes étaient utiles, parfois, mais aussi, si souvent influençables ! Ce dont elle ne songeait jamais à se plaindre lorsqu'elle formait

pour elle-même et pour la Bretagne des plans qu'elle entendait «faire passer» au roi !

Il lui planta un baiser sur les paupières, sur le bout du nez et pour finir sur les lèvres, ce qui la fit sourire d'aise.

Ils arrivèrent à Lyon au début d'avril. Tout de suite, Anne décida d'oublier le séjour pénible qu'elle venait de passer à Moulins. Comme Louis le lui disait : «Nous allons incontinent nous enfermer quelques heures au moins, et là, je te ferais un nouvel enfant, un fils, un futur roi !»

Il lui murmurait ces paroles dans le cou, un endroit qu'elle avait de particulièrement sensible. De quoi, assurément, lui donner des idées et même des envies ! Elle était jeune, elle était belle, sa fertilité n'était pas en cause ; elle qui avait déjà porté sept enfants !

Certes, seule Claude avait à ce jour survécu. Mais elle se jurait bien de damner le pion à cette peste de Louise de Savoie qui couvait comme une poule son œuf, son petit François, son cher César !

Leur installation se fit au palais royal de Lyon. Anciennement maison de Roanne, l'édifice avait été racheté quelque cent cinquante ans plus tôt à Humbert II par le roi Philippe VI. Anne, de toute manière, n'aurait pas accepté de s'installer au palais Saint-Jean qui était la demeure attitrée des évêques et des archevêques de Lyon depuis des lustres. Le dernier locataire, Charles de Bourbon, mort

en 1488, était en effet le propre frère de Pierre de Beaujeu. D'ailleurs, l'endroit était désormais dédié à la justice royale.

Et puis, Anne avait trop soupé de cette famille depuis quelque temps. Elle entendait être libre et ne plus voir partout ni leurs sceaux ni leurs emblèmes. C'était d'ailleurs avec joie qu'elle revenait en sa bonne ville de Lyon. Lors de son dernier passage avec Louis, deux ans plus tôt, la ville avait fait fondre en cette occasion un médaillon en son honneur. La jeune reine y était représentée de profil sur fond et de lys et de mouches d'hermines. Une vraie merveille dont elle avait été fort satisfaite.

Le palais royal était situé au pied de la colline de Fournière, au cœur d'un quartier qui grouillait d'activités les plus diverses. Son aile la plus neuve longeait la Saône. Édifié un peu au nord de la cathédrale, elle faisait face à la petite église de Saint-Alban. En vérité, la véritable floraison d'églises ravissait la reine qui adorait les visiter en compagnie de ses dames et de ses demoiselles d'honneur. Sa garde bretonne l'y suivait également en un joyeux cortège qui ne manquait pas d'attirer l'attention des badauds.

Anne était ce matin-là en grande discussion avec son secrétaire italien. Si Louis entendait, à Lyon, y rassembler son armée en vue de repartir plus tard ce printemps guerroyer en Italie, Anne avait à cœur de finaliser l'organisation qui s'avérait complexe,

mais passionnante, de l'expédition à destination de Mytilène. Fin politique, Louis avait persuadé Anne d'ouvrir son escarcelle pour financer une partie des hommes d'armes et des navires, dont sa bien-aimée caraque, la Cordelière.

Entourée de ses chiens comme de ses principales dames d'honneur dont les irremplaçables Catherine de Foix ainsi que Marie de Cogne, surnommée Larrechal, Anne terminait de dicter une lettre lorsqu'un majordome annonça l'arrivée d'un seigneur Breton.

Anne sourit et demanda une pause.

Quelques instants plus tard entra Pierre Éon Sauvage, le seigneur de Clair-Percé.

Entre Pierre et Anne, l'histoire remontait à leur enfance passée au château de Nantes. Plus exactement, Pierre avait quinze ans et Anne, sept. Depuis l'attaque du château, en avril 1484, par les nobles bretons en rébellion contre le duc, son père, Pierre faisait en quelque sorte partie du paysage visuel de la duchesse, puis de la reine. Quelque part, malgré la différence de condition, il faisait aussi office, inconsciemment, de grand frère fantasmé.

Entre eux, également, existait un lien non seulement de confiance, mais d'acointance d'ordre pratique. Il se trouvait simplement que Pierre, non content d'être devenu un ami et un compagnon d'armes du roi, était aussi doué de ses mains quand il s'agissait de sculpter le bois.

S'il lui avait une fois, croyait-elle se souvenir, offert un jouet — était-ce un canard ? — à elle ou bien à sa sœur Isabeau, elle avait mandé l'époux de sa demi-sœur pour une affaire précise que lui seul pouvait mener à son terme comme elle l'entendait.

Elle se déchaussa et tendit sa jambe gauche. Pierre posa sa besace de cuir et s'agenouilla devant le pied offert de la reine. Les suivantes furent sommées de s'éloigner d'un pas. Seul Grenoble, son lévrier bien aimé, qui connaissait Pierre de longue date, fut autorisé à demeurer sur place, assis comme un seigneur sur son séant près du fauteuil royal.

— Vous l'avez ? demanda Anne, tout éternée.

Pierre sortit de son sac une talonnette en bois sculpté finement aux dimensions exactes pour qu'Anne remplace son ancienne qui commençait à noircir et à sentir mauvais.

La reine était légèrement bancal. Louis disait que cela donnait de la volupté à sa démarche. Mais Anne ne plaisantait pas avec ce qu'elle considérait avec raison comme une tare. Aussi, le talent de Pierre lui était-il des plus précieux.

Tout autour, les dames d'honneur étaient d'humeur bougonne. Ce Breton aux manières à peine dégrossies faisait tache dans le salon somptueusement meublé et tapissé de l'antichambre de la reine. Et si le bruit de la foule montait de la rue, elles s'en trouvaient gênées pour leur noble dame.

Pourtant si à cheval sur l'étiquette, en l'occurrence Anne s'en moquait. Leurs petites séances de « talonnettes », comme elle aimait les appeler, la ramenaient des années en arrière, à Nantes, avec sa famille, sa sœur Isabeau, son demi-frère Antoine et leur père — tous trois morts, depuis. Oh ! Il y avait aussi les mauvais souvenirs du temps où la France envahissait la Bretagne ; l'époque où Charles, avant de devenir son époux, l'avait enfermé dans Rennes. Les manigances, les trahisons. Mais par-dessus tout, la complicité et le souvenir sublimé de l'enfance.

Pierre lui plaça la talonnette au fond de sa pou-laine gauche. Anne se leva ; il la soutint d'une main. Puis elle fit quelques pas pour l'essayer. Comme d'habitude, elle était parfaite. Elle sourit à Pierre. Il connaissait si bien la forme de son pied ! C'en était ahurissant.

Elle vint se rasseoir et soupira d'aise. Marcher droit relevait, à ses yeux, d'une importance capitale. C'était là où résidait une bonne part de Sa Majesté.

Elle aurait aimé deviser plus longtemps avec Pierre, mais la matinée courrait et elle devait revenir à ses préparatifs maritimes.

Lorsque se présenta un des chevaucheurs du roi ; un homme qui faisait partie de la même compagnie que Pierre. Il remit à Marie de Cogne plusieurs plis maintenus ensemble par une cordelette.

Le jeune Breton prit congé de celle qui était toujours, dans son cœur, sa petite duchesse. En

vérité, il n'était pas fâché d'échapper à l'étouffante moiteur répandue dans le salon tant par la chaleur printanière que par la présence parfumée de toutes les femmes, jolies pour la plupart, qui entouraient la reine.

Non pas qu'il lui viendrait l'idée d'en séduire une ! Car Anne, si amicale et fidèle, protégeait ses filles et ses dames, telle une lionne, ses petits. De plus, Pierre avait toujours Françoise chevillée au corps. Il se dépêcha donc de regagner la rue pour inspirer profondément. Les odeurs étaient ce qu'elles étaient : à saveur de fleurs comme de déjection et d'urine. Mais cela lui remit suffisamment les idées en place pour qu'il rejoigne André Le Guin, son compagnon d'armes.

Avant de se replonger dans ses savants calculs avec Loppe de Discastillo, la reine s'étira dans son fauteuil et demanda à se faire lire les derniers plis en provenance de Blois.

Au second, elle se crispa. Puis son visage se figea. Son teint blêmit. Elle se mordit les lèvres.

Pierre était parti et c'était une véritable chance pour lui !

Peu après, Anne se répandit en cris et en mots si durs que ses dames ne la reconnurent point. Grenoble lui-même s'enfuit à toutes pattes. Des portes claquèrent, des serviteurs s'entreregardèrent, confus ou bien effrayés.

— Elle a osé ! Elle s'est permise !

Anne faisait à présent les cent pas devant son secrétaire qui ne savait plus où se mettre.

Furieuse, il arrivait à la reine de le devenir, souvent pour des vétilles, un détail, un pli sur une robe, une remarque sur untel ou sur untel. Mais c'était la première fois qu'il entendait la reine vomir des insultes sur sa propre demi-sœur, une traîtresse, une ingrate, une perfide !

— Déjà, persifla Anne, qu'elle ne m'écrivait rien ou presque sur cette louve de Louise de Savoie ! La voilà qui...

Toute rouge, le souffle court, les poings serrés, elle se laissa retomber telle une masse sur son fauteuil.

Elle se prit le front dans les mains, tenta de se calmer.

Mais c'était plus fort qu'elle. Après quelques secondes elle se releva, marcha pieds nus à grands pas — elle avait lancé ses poulaines contre les murs —, tourna sur elle-même, prit une ou l'autre de ses dames à témoin, lança :

— Ah ! Elle s'est retirée sur ses Terres ! Comme une paysanne ! Et bien, qu'elle y demeure !

Et ensuite :

— Ne lui ai-je pas baillé récemment cent onze livres pour la rembourser de ses frais pour du tissu ?

Enfin, elle fit sortir tout le monde à l'exception de son secrétaire. Puis, d'une voix froide et claquante, entre ses dents, elle laissa tomber :

— Vous allez rayer son nom des registres de la cour. Françoise de Maignelais, aussi appelée madame de Bussières et de Clisson, est morte.

Dans un souffle, tandis que Catherine et Foix et Larrechal, qui détestaient courtoisement Françoise souriaient sous cape, la reine pria Loppe Dicastillo de se saisir de son écritoire.

— Il nous faut écrire à notre ami, Philippe de Montauban, éructa-t-elle, pour le prévenir de la mort de ma demi-sœur bâtarde.

L'Hermine et le roi

CHAPITRE 3

Le pacte secret

Assis au fond d'une taverne qui sentait la mauvaise bière, la crasse et la bougie séchée, trois hommes levèrent leur cruchon de terre cuite. Si le premier était sombre et promenait alentour son regard vert coupant comme si leurs voisins de table étaient tous des criminels, les deux autres devaient gaiement. L'un d'eux était grand et de belle stature, avec l'œil gaillard et la chevelure longue et ruisselante de soleil. Serveuses et prostituées s'en réjouissaient et ne le quittaient pas du regard. Son voisin, plus petit et carré, les cheveux noirs, fermait à demi ses yeux bleus et vifs. Ses dents blanches et sa forte mâchoire dénotaient une santé de fer.

— Ma foi, répondit ce dernier, je suis bien content que mon capitaine m'ait octroyé mon congé !

Le capitaine en question, qui n'était autre que le

vicomte Bernard de Tormont, détaché pour l'heure de l'armée pour commander la garde personnelle du roi, hocha du chef et tapota l'épaule de son interlocuteur :

— C'est tout naturel, mon ami ! Françoise attend votre troisième enfant. Mon cher, je suis jaloux ! Je n'ai de mon côté que Jean et ma petite Catherine...

Pierre vida son verre tandis qu'André Le Guin, qui les accompagnait, n'avait pas encore bu une gorgée.

— Eh bien, maître bretteur, le taquina Bernard, veux-tu donc faire offense à notre tavernier !

Les trois hommes étaient venus à Lyon dans le sillage de la cour. Si Bernard était bon français, vicomte, officier et le cousin du général Louis de la Trémouille, les deux autres étaient de basse extraction. Ce qui n'empêchait nullement le fait qu'ils soient, par les hasards de la vie, devenus grands amis. Pierre et Le Guin baissèrent la tête. Après tout, le jour était à son zénith, le roi à la sénéchaussée pour les affaires courantes et eux étaient supposés sécuriser les rues avoisinantes.

— Et alors, murmura Bernard, c'est cela même que nous faisons ! Où croyez-vous que se morfondent les pires gaillards avant de commettre un délit ?

Vêtus de longs manteaux troués et tout décousus d'ouvriers, ils se trouvaient anonymement au cœur

de la populace, leurs épées cachées dans les plis de leurs capes de gros draps.

Le taciturne André Le Guin consentit enfin à trinquer avec eux pour célébrer cette future naissance. Lui-même n'avait pas d'enfant. Cependant, alors qu'il avait toujours été un solitaire il s'était, suite à l'incendie criminel du manoir de Pierre, mis comme il le disait «à son aise» avec la femme et la fille du clerc Antoine Gersot, mort durant le drame.

Antoinette, la femme, et Gabrielle, la fille, que Le Guin avait sauvée d'une mort horrible, étaient à présent sous sa responsabilité. Toutes les deux attendaient son retour, du moins l'espérait-il, à Clair-Percé.

Pierre et lui se connaissaient depuis l'époque du château de Nantes. Alors adolescent, Pierre n'était qu'un jeune palefrenier arrogant et Le Guin déjà maître d'armes et capitaine dans la garde de feu, le duc François II de Bretagne.

— Je te souhaite le meilleur, lança-t-il à Pierre, tout en ne quittant pas des yeux un groupe d'hommes qui se tenaient dans un coin sombre.

La vive lumière du dehors était chichement filtrée par les parchemins huilés posés aux fenêtres en guise de carreaux. Cette clarté jaunâtre jetait des éclats gris et verts sur les visages, les rendant volontairement plus suspects, sans doute, que si ces gens eussent devisé gaiement au-dehors.

Bernard connaissait son Le Guin — les trois

hommes avaient combattus côte à côte dans la boue de plusieurs champs de bataille. Il lui donna une franche et amicale bourrade et lui demanda de se calmer un peu. Personne n'en voulait à la vie du roi. Louis réformait les cours de justice, il renforçait en bien des endroits le pouvoir des parlements, il veillait à maintenir la taille basse : bref, il était aimé par tout le royaume.

Et puis, il faisait beau sur Lyon. Les gens semblaient sortir de terre après le froid vif et coupant des mois d'hiver. Les vents humides, surtout, avaient relâché leur emprise. Avril refleurissait, on s'en allait gaillardement sur mai et la perspective d'un retour en Italie était quasi certaine. D'ailleurs, alors que le roi envoyait dépêche sur dépêche pour raffermir ses alliances et sécuriser le royaume, l'armée se rassemblait en dehors des remparts de la ville. Les trois hommes avaient d'ailleurs appris la venue du maréchal de Gié qui était, chacun le savait, un proche du roi.

Pierre se réjouissait surtout de pouvoir retourner bientôt à Clair-Percé ; au moins, pour une semaine ou deux afin de s'assurer que tout allait bien à la châtellenie en cette période où Françoise était grosse à nouveau et sans doute fatiguée.

Il y songeait encore avec un demi-sourire sur la face lorsqu'un soldat entra et marcha droit vers leur table. Le factionnaire se pencha sur Bernard qui écouta tandis que les clients de la gargote les

dévisageaient en plissant les sourcils.

Pierre vit alors son ami blêmir. La bouche entrouverte, il semblait incapable de prononcer une parole. Finalement, il poussa le soldat et sortit à sa suite. Pierre et Le Guin les suivirent, interdits. Sur le seuil, alors que le soleil les frappait de face, Bernard annonça en baissant le ton :

— C'est le roi. Il nous faut immédiatement regagner le palais.

Louis avait brusquement été pris de malaise et transporté d'urgence au palais royal en litière fermée. Depuis, il gémissait, brûlant de fièvre dans son lit. Anne avait aussitôt été prévenue. Elle dictait ses missives à son secrétaire, fourbissait avec une belle ingéniosité les préparatifs guerriers de la future campagne de Mytilène lorsque Simon, le chef de sa garde personnelle, était entré.

Elle avait tout laissé en plan, aumônier, filles et dames d'honneur, et avait couru jusqu'aux appartements qu'elle partageait avec son époux.

Louis était livide. Âgé de trente-neuf ans, les luttes, les soucis politiques, les intrigues et les batailles l'avaient prématurément vieilli. Qu'était devenu le fringant duc d'Orléans qu'Anne, alors à peine âgée de sept ans avait aperçu, un frileux matin d'avril 1484, dans la cour du château de Nantes ?

Le cheveu du roi était raz, brun et mélangé à des mèches déjà grises. Louis les cachait le plus souvent sous un bonnet. Sa peau était hâve et flasque sous les yeux, les joues et le menton.

Pourtant, Anne aimait son époux. Louis avait été son allié alors qu'encore enfant elle se débattait pour survivre. Il l'avait fait rire comme nul autre pendant que tous se détournaient d'elle. Il avait subi les affres de l'enfermement pour avoir choisi le camp de la Bretagne contre son cousin Charles. Ses yeux si bleus, doux et intelligents l'avaient alors séduite, de même que la pureté de son cœur. On le disait alors volontiers calculateur, cynique, léger, bon vivant. Louis était aussi cela à l'époque. Cependant, il lui avait montré une autre de ses facettes, et c'était toujours ce Louis-là qu'Anne voyait, même malade et souffrant sous la courtine, dans cette chambre richement tapissée, mais sombre et froide malgré la chaleur au-dehors.

La reine se tourna vers les médecins et demanda :
— De quoi le roi est-il atteint ?

Son regard était lourd et inquisiteur. Les hommes portaient la robe noire de leur métier. Ils s'entre regardèrent. Puis, l'un d'eux démentit la crainte première de la reine : le roi ne faisait pas l'objet d'un empoisonnement.

— Sa Majesté fait de... l'étiisie. Son malaise provient d'un flux de sang qui l'incommode.

Le terme était générique. Anne serra les dents.

Les notions d'amaigrissement, d'atrophie, de dessèchement et de consommation lui vinrent sans lui amener plus de précision quant au mal réel qui frappait si violemment son époux.

Raison pour laquelle elle les remercia de leurs bons offices, mais songea tout de suite à faire venir Aude, qui connaissait les simples et l'art moins officiel de soigner par ce que Françoise appelait «les points du corps sous les pieds».

Françoise ! Que n'avait-elle pas reçu ce pli si contrariant ! Fort heureusement, Guenièvre Bois avait formé Aude, qui était à présent sa servante après avoir été celle de sa demi-sœur. Dire que pendant la première campagne d'Italie, Anne avait envoyé Aude avec pour mission de devenir l'amante de feu, son époux, Charles le huitième...

Aude vint avec ses poudres et ses remèdes. Louis la connaissait et lui faisait entière confiance. Pour la jeune femme, ce malaise était davantage relié aux tourments d'ordre à la fois politique et familiaux, voire conjugaux qu'éprouvait le roi, que d'une pathologie «attrapée» on ne savait où. De cela, il n'était évidemment pas question d'en parler à la reine qui se serait aussitôt sentie visée...

Alors, Aude parla de refroidissement et de maladie devenue chronique avec le temps. Une méchanceté que Louis traînait depuis l'époque où, emprisonné, il avait connu l'humidité des cachots.

Anne s'abîma aussitôt en prières.

La fièvre faisait peur. Elle desséchait et brûlait le corps qui, affaibli, pouvait en mourir. Dans l'esprit des médecins et de celui de la reine, la fièvre était donc l'ennemie à abattre. Il fallait la faire baisser à tout prix.

Aude, dont les enseignements venaient de Madeleine Bois, la guérisseuse qui vivait dans une hutte, voyait au contraire la fièvre comme une tentative pour le corps de faire sortir le mauvais accumulé en lui à cause des flux causés par les fortes contrariétés d'ordres émotionnelles.

Cette théorie aux relents presque de soufre ne pouvait être même nommée. Car hélas pour les médecins, elle ne faisait appel ni à leurs remèdes ni à leur savoir acquis sur les bancs de l'université.

Aude ne put que préparer des compresses à base de moutarde, de vinaigre et de miel, des tisanes et des onguents.

Alors qu'Anne, épuisée d'avoir veillé Louis toute la journée, tombait de fatigue, le roi la prit soudain par le bras. Il souleva sa nuque, ouvrit la bouche et demanda :

— Que mon état reste en dedans des murs. Je ne veux pas qu'il s'ébruite. Pensez aux complications...

Anne n'eut pas besoin de plus d'explication pour imaginer le sourire épanoui de tous ces gens de cour qui tourneraient aussitôt les talons pour courir vers Louise de Savoie et son cher fils qui demeurait à ce jour, en l'absence d'un Dauphin officiel, l'héritier

présomptif.

La jeune reine se mit à trembler. Et si...

— Je vous le promets, Louis. Et je vous en supplie, remettez-vous ! De Grâce ! Pour l'amour de moi et de notre petite fille...

Pour maintenir le roi, Aude navigua entre les potions administrées par les médecins et les siennes propres. Pendant plusieurs semaines, le secret put être gardé. Louis apparaissait au conseil, il travaillait quelques heures et se montrait volontiers. Toujours de loin, mais vaillant, debout, souriant à demi. Il trouvait même la force de plaisanter et de mener à leur terme toutes ses discussions.

Cependant, tous les trois jours environ, le mal revenait en force, la fièvre le terrassait, des flux de sang le faisaient gémir et perdre connaissance. Il devait alors s'aliter et faire dire aux ambassadeurs qu'il travaillait en son cabinet restreint.

Un jour, alors que Pierre était de garde près de la chambre du roi, il trouva le fou Triboulet assit dos contre la porte. Le fou portait son habit multicolore et son chapeau à boules dorées posé de travers sur son crâne. Pierre l'avait toujours connu exubérant, plein de malice et d'une vive arrogance déguisée sous cet humour gras qui était volontiers le sien. Pourtant, le front dans ses mains, il gardait un silence qui lui était si étranger que Pierre en fut frappé.

Il s'approcha. Le fou releva la tête. Mal rasé, des poches sous les yeux, il se contenta d'avouer d'une voix triste :

— Mon bon Sire préfère son confesseur à moi !

Il renifla, puis se recroquevilla dans son mutisme.

Pierre secoua la tête. Jean Clérée, le confesseur de Louis, se trouvait en effet en ce moment auprès de lui.

Juin était arrivé et le mal du roi avait malheureusement franchi l'enceinte du palais. Ne pouvant plus le cacher, l'état de Louis était devenu un enjeu public.

Très agitée, dormant peu, Anne allait d'une église à une autre — fort heureusement, Lyon n'en manquait pas ! Elle faisait des dons, multipliait les demandes aux évêques du royaume de faire prier par toutes les bonnes villes pour la guérison du roi.

Pieds nus, elle se rendait par les traboules neuves de Lyon, ces passages ouverts entre les immeubles, prier à la cathédrale Saint-Jean, à la basilique Bonaventure ou bien, parce qu'elle était plus proche, à l'église Saint-Alban. Dans son esprit, seul le Seigneur pouvait sauver le roi. Et pour l'attendrir, il fallait que le peuple lui-même se mette à demander la Grâce du roi.

Après une crise plus violente que les autres, Anne se résolut à écrire au Pape Alexandre pour qu'il fasse donner une procession publique qui

accorderait à chacun la rémission de ses péchés s'il allait prier pour le rétablissement de Louis.

La jeune reine imaginait toute cette ferveur populaire monter vers Dieu et le Seigneur en quelque sorte obligé de donner réponse favorable à tous ces humbles qui aimaient leur roi !

Le soir, elle prenait les mains de son époux et ânonnait ses prières en boucles, jusqu'à l'épuisement, tandis que ses filles et ses dames en faisaient autant dans l'anti chambre.

Souvent, elle désespérait. Elle analysait froidement la situation et l'évidence désastreuse lui sautait alors aux yeux. Épouse de roi, mais non pas mère d'un Dauphin elle deviendrait, si le pire devait se produire, non pas une régente, mais une ex-reine désavouée supplantée par celle-là même qu'elle détestait le plus : Louise de Savoie, mère, elle, d'un garçon qui deviendrait aussitôt roi !

Ah ! Que les lois du Royaume étaient mal faites !

Dans ces moments-là, Anne réalisait combien sa position actuelle était précaire.

Comme une statue faite de mie de pain posée sur du sable...

Elle en poussait des hurlements de colère, mais sans bruit, seule avec elle-même, uniquement dans sa gorge et dans son ventre, sans qu'autre chose que des larmes ne coule sur ses joues rondes et roses.

À quelques reprises, sachant que si Louis mourait elle devrait sans doute regagner la Bretagne en

princesse ennemie au regard du nouveau pouvoir que ne tarderait pas à former Louise de Savoie, elle voulut forcer la main du roi.

En lui secouant devant le nez un traité de mariage entre leur fille Claude et le petit Charles de Gand, elle le supplia :

— Louis, de grâce, pour l'amour de moi et de notre fille, paraphétez ce document ! Vous nous sauverez toutes les deux !

Mais le monarque, fiévreux et tremblant, se contentait de râler.

Systématiquement, le lendemain, le mal empirait. Aude se taisait, mais il lui démangeait de prévenir la reine, rendue folle d'inquiétude par l'urgence de sa situation : «Laissez donc le roi en paix sur cette affaire ! »

Anne, en effet, songeait alors plus à la Bretagne qu'à la France. Tout entravée qu'elle était elle-même de la promesse faite à son propre père, mourant, de conserver la Bretagne libre à tout prix, elle en oubliait son nouveau royaume et ses sujets.

Deux jours plus tard, Louis reçut les derniers sacrements. Il songeait alors vraiment à mourir. Anne en était désespérée. Que faire ? Des idées folles lui passaient par la tête. Fallait-il fuir ? Emporter ses malles, ses bijoux et sa fille, et se réfugier derrière les murs fortifiés de son château de Nantes ? Le sol s'ouvrait sous elle et ni Grenoble ni aucune de ses dames ne pouvait ni ne savait la reconforter. Il lui

fallait Françoise ! Françoisine, comme elle l'appelait enfant. Elle seule saurait. Elle seule possédait le don ténébreux de double vue !

Anne s'enfermait seule, mordait dans une pièce de tissu et hurlait toute sa rage, sa tristesse, sa colère, son immense sentiment d'injustice et de solitude. Pourquoi était-elle ce qu'elle était ? Généreuse, certes, mais si revancharde, si incapable d'oublier les offenses et de pardonner à quiconque !

«Le Seigneur m'a ainsi fait», se répétait-elle...

Et pendant ce temps, Louis se mourait !

Elle prenait alors sur elle-même et retournait auprès de son époux. Elle mangeait à peine. Aude en était réduite à lui préparer des potions pour la fortifier, car elle ne gardait rien de ce qu'elle pouvait avaler. Lorsque tout lui semblait perdu, Anne descendait à la chapelle. À toute heure du jour ou de la nuit. L'endroit était alors vidé. La jeune femme y entrait, les lourdes portes se refermaient sur elle comme les murs noirs et lugubres d'un tombeau. La reine, ensuite, s'abîmait en prières. Tous la considéraient avec une immense tristesse et une poignante douleur. Quelle grande reine aimante, croyante et soumise au Seigneur !

Sa peine était réelle. Elle formait avec Louis un couple uni et complice. Elle l'aimait. Oui. De cela, elle était certaine. Force était également d'admettre qu'elle aimait aussi sa position ; ce qu'elle appelait son destin. Presque son sacerdoce.

Un soir, tard, Anne était enfermée en prières dans la chapelle et Pierre faisait sa ronde près des appartements royaux. Simon vint le rejoindre et les deux hommes profitèrent du silence de la nuit pour deviser sur la vie, la mort, les femmes, la guerre.

Les deux anciens palefreniers du château de Nantes avaient chacun fait leur chemin. Devenu membre de la garde de la jeune duchesse, Simon avait épousé Odilon qui avait été la servante de Françoise. Tandis que de par son amitié avec le duc d'Orléans, Pierre avait été adoubé chevalier avant de le suivre en prison.

Appuyé sur sa lance, ce dernier rongait son frein. Les récents événements avaient bien entendu suspendu la permission que lui avait accordée Bernard. Comment en effet songer à regagner ses Terres alors que le roi était si gravement atteint et vulnérable ?

Soudain, une haute silhouette se présenta à la porte des appartements. Pierre reconnut le maréchal de Gié. Passé l'instant de la surprise, il dévisagea celui qui était, avec le cardinal d'Amboise, un des membres les plus influents du conseil du roi.

— Eh bien, soldat ! lui lança brusquement Gié.

Pierre crut un instant que le maréchal faisait là une simple ronde, mais son regard sombre, appuyé

sur le sien, laissait entendre autre chose. Pierre finit par comprendre et dut s'écarter.

Le maréchal entra chez le roi. Au moment de refermer la lourde porte, une voix ténue, mais reconnaissable, filtra du fond de la chambre. Le maréchal grimaça, puis il ajouta pour Pierre :

— Le roi vous mande aussi...

Et pour Simon qui demeurait interdit :

— Sergent, vous garderez la porte du roi.

L'antichambre ressemblait à la gueule d'un monstre. Le majordome de Louis vint les chercher. Pris au dépourvu, Pierre s'étonna que personne ne songe à allumer une chandelle. Parvenus dans la chambre dominée par l'imposante cheminée, une table, quatre chaises ainsi que l'ombre des hautes courtines, l'intendant, puis le confesseur personnel de Louis quittèrent la pièce.

Une épouvantable odeur de vomis et d'infection planait, cachée à demi sous un mélange d'huiles odorantes.

Louis toussa, tendit une main tremblante.

Fâché de se voir adjoindre par le roi lui-même un témoin auquel il ne s'attendait pas, Gié demanda à Pierre d'approcher deux chaises. D'autorité, il plaça la sienne proche de la tête du lit, alors que Pierre dut s'installer derrière la silhouette massive du maréchal.

Exceptée pour un filet de lune blafard qui entrait par les tentures secouées par une brise légère, la

pénombre était totale.

Gié se pencha vers le roi, presque à le toucher. Pierre, alors, fut le témoin d'une de ces discussions si secrètes que de terribles frissons lui glacèrent les os.

— Anne, murmura le roi, n'en démord pas de son projet...

— Je sais, Sire, combien cela vous mine, répondit Gié sur le même ton.

— Nous nous comprenons, fit Louis dans un soupir. Avez-vous amené ce dont nous avons convenu ?

Gié sortit un document des plis de son habit, le déplia et en fit lecture. Pierre n'était pas certain de tout comprendre.

Il ressortait de ce texte sans doute rédigé par le maréchal en personne que le roi jurait solennellement que peu importe les promesses et les traités futurs, il ne marierait jamais sa fille Claude à un autre qu'avec le jeune duc François d'Angoulême; cela pour le bien du royaume de France qu'il ne voulait pas voir dépecer par des accords contraires à son devoir de roi.

Louis jura encore, cette fois de vive voix devant Pierre, d'une voix faible, mais parfaitement audible :

— Je veux, pour le bien de mon royaume, que ma fille Claude n'épouse que le jeune d'Angoulême.

À ce moment seulement, Gié alluma une chandelle. Pierre put alors voir que Louis était seul à

tenir la plume. Il entendit son grattement caractéristique sur le parchemin. Le maréchal se chargea ensuite d'y apposer le sceau royal, puis de le sécher.

Cet effort avait coûté au roi qui laissa ensuite retomber sa tête sur son oreiller.

Au moment de ressortir, Gié prit Pierre à part dans l'antichambre ourlée de pénombre.

— Vous êtes pour le roi ou pour la reine ? lui demanda-t-il avec brusquerie et d'une voix sourde. Je dois savoir...

Le maréchal n'eut pas à préciser sa pensée. Pierre était-il du côté de la Bretagne ou bien du royaume de France ? Ironiquement, les deux hommes étaient de purs Bretons. Si Gié était un Rohan, il avait cependant grandi auprès du roi Louis XI et s'était illustré sur maints champs de bataille.

Pierre savait combien la reine détestait les Rohan. En cet instant, il sentit aussi combien sa vie dépendait de sa réponse. Sachant qu'Anne aimait Louis et qu'elle aussi lui devait obéissance, il répondit d'une voix qu'il espérait la plus ferme possible :

— Je sers mon roi.

— Bien, rétorqua Gié en le sondant au plus profond. Il va sans dire qu'il ne s'est rien passé cette nuit, ici, dans la chambre du roi. Vous me comprenez...

Pierre acquiesça. Dieu qu'il aurait préféré affronter dix hommes en combat loyal !

Une fois ressorti, essuyant une sueur glacée

qui perlait sur ses tempes, la tiédeur de la nuit le rasséréna. Gié sortit à son tour et disparut. Pierre avait l'impression d'avoir échappé aux griffes d'un tigre. Pourquoi diable Louis l'avait-il impliqué et même compromis dans la signature de ce document secret ? Souhaitait-il seulement un témoin ? Un homme en qui il savait pouvoir avoir confiance ?

Deux jours plus tard, Bernard vint le prévenir que le roi était guéri.

— C'est un vrai miracle ! déclara-t-il, visiblement réjoui.

La fièvre était soudain tombée pour de bon. Tous louaient l'acharnement des médecins, mais aussi la ferveur populaire et l'intervention de Sa Sainteté, le pape. La lourde chape de plomb qui était tombée sur la reine disparaissait. N'en déplaise à tous ceux qui s'apprêtaient déjà à se jeter aux pieds de la comtesse de Savoie, elle était toujours reine de France !

Pierre put quitter Lyon.

Au moment de hisser son paquetage sur la croupe de son fidèle Ferneau, Simon et Le Guin vinrent le saluer et lui souhaiter bonne route. En vérité, Pierre avait hâte de quitter la touffeur qui régnait à la cour. Depuis cette nuit glaciale et lugubre, il n'était pas tranquille.

En chemin, il rencontra plusieurs brigands qui en voulurent à sa vie. Il les laissa morts dans la poussière du chemin, l'un près de Montluçon, les deux

autres en sortant de Bourges. Il ne put apprendre si ces misérables étaient ou non des sbires recrutés par le maréchal pour le faire taire à jamais.

L'Hermine et le roi